

# **Bernard Charon**

# **6 juillet 1944**

xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

*« Le 6 juillet 1944, j'étais à Ouerre, à 10 kilomètres de Dreux, dans le département de l'Eure-et-Loir. Dans cette région, on pouvait y rencontrer un nombre très important de normands, originaires comme je l'étais de la Seine-Inférieure. Nous étions des réfugiés.*

*C'est après le 20 mars de cette année-là que les tréportais ont été contraints de partir un peu plus au sud. Le Tréport se trouvait dans une zone interdite, à proximité immédiate du mur de l'Atlantique édifié pour empêcher le débarquement que ne manqueraient pas de tenter les anglo-américains.*

*Ce débarquement, c'était la crainte des troupes nazies et de leur état-major. La hantise permanente du führer.*

*Quant aux français, hormis les fanatiques des idées hitlériennes, nous espérions être bientôt libérés du joug hitlérien.*

*Ce jour-là, j'ai été le témoin d'un crash, comme il y en a eu des dizaines de milliers.*

*Ce pouvait être une tragédie ! C'en sera une et il s'en est fallu de peu que je disparaisse à tout jamais ...*

*J'étais né au Tréport le 5 octobre 1937 : Je n'avais donc pas 7 ans quand cet événement est arrivé».*

# **« Le 6 juillet 1944 ? C'est le jour où j'ai failli disparaître à tout jamais ! ... »**

Bernard Charon

10 mai 1940 : les armées hitlériennes déferlent sur le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas. C'en est fini de la *drôle de guerre*. Dans les jours qui suivent, la France est envahie au Nord. Mes parents, Michel – mon frère aîné – et moi sommes à Boulogne-sur-Mer. Jean, notre père, est aiguilleur à la gare de Boulogne. Le 19 mai, nous sommes contraints de partir. Sans lui, car il est mobilisé sur place.

En début d'après-midi, nous lui faisons nos adieux. Sur le quai de la gare, il voit le train dans lequel nous avons pris place s'ébranler en direction d'Abbeville. Sans trop savoir où nous allons vraiment. Se reverra-t-on un jour ?

C'est l'exode. De partout, du Nord, du Pas-de-Calais, des Pays-Bas, de Belgique, les familles fuient. Par crainte de l'envahisseur. Après de multiples arrêts, nous atteignons Abbeville dans la soirée. Notre train est stoppé au niveau de la gare. Nous y passerons une nuit entière, immobilisés que nous sommes.

## **Abbeville et Woincourt**

Le 20 mai, vers 9 heures, notre train s'ébranle. Presque au même moment commence le bombardement d'Abbeville. L'attaque avait été décidée par le führer lui-même. Il voulait détruire cette sous-préfecture de la Somme puis, comme un coup de faucille, repartir vers Calais et Dunkerque afin de prendre les armées britanniques et françaises dans une nasse. Hélas, ce projet aboutira. A Dunkerque, 330 000 hommes, emportant un peu de matériel, réussiront à embarquer pour rejoindre le Royaume Uni, dont 1/3 de soldats français.

Alors qu'Abbeville était mis à feu et à sang, notre train s'est éloigné de quelques kilomètres puis s'est immobilisé. Nous sommes descendus de notre wagon et avons emprunté le bas-côté des voies pour poursuivre notre progression. Nous avons été invités, par un cheminot, à monter dans le premier wagon d'un train de marchandise.

Pendant ce temps, juste derrière nous, en gare d'Abbeville, 300 enfants belges et leurs accompagnateurs étaient tués par les Stukas et les Heinckel qui déversaient des bombes explosives sur les convois et la ville ... et leur train.

Vers 16 heures, nous sommes arrivés près de la gare de Feuquières, à quelques

encablures de Woincourt. Là, un avion nazi a largué un engin sur le tender. L'explosion qui a suivi a séparé celui-ci de la locomotive. Dans notre compartiment, situé juste derrière le tender, selon le récit de Suzanne, notre mère, deux personnes ont été tuées. J'avais du sang et de la cervelle humaine sur le crâne. Un papier a permis de nettoyer prestement ma tête. Je n'avais rien. En apparence car mes vertèbres ont gardé un souvenir permanent et désagréable du choc.

Nous avons rejoint Le Tréport où se trouvaient Marie Fromencourt, notre grand-mère, et ses enfants. A pied. Mais surtout en empruntant un camion militaire qui se repliait et qui nous a déposés à Eu, à 4 kilomètres de notre but.

Notre premier exode s'achevait dans cette ville côtière, sise à l'embouchure de la Bresle, où j'étais né le 5 octobre 1937, un peu plus de 8 années après la venue au monde de Michel, mon aîné, le 22 août 1929, lui aussi au Tréport.

Dans les 48 heures qui ont suivi notre arrivée chez notre grand-mère, compte tenu du fait que des tirs se rapprochaient dangereusement, nous sommes partis à pied pour arriver à Auquemesnil, un village situé à une quinzaine de kilomètres de la côte.

Là, nous avons logé, pendant une bonne huitaine de jours, dans une maison meublée, libre d'occupation et dont la propriétaire était une amie de Madame Malet, la *chaisière* de l'église du Tréport.

Nous sommes revenus au 73 rue Alexandre Papin, le domicile de la grand-mère Fromencourt.

## **Second exode**

Courant juin, les obus qui atteignaient Le Tréport sont devenus plus nombreux. Le danger était constant. Le 8 juin, Marie, la grand-mère, a sonné l'heure de partir. Ce que nous avons fait, à pied, en direction de Dieppe. Heureusement le chauffeur d'un camion de pompiers nous a proposé de nous emmener. Nous étions seulement au niveau du cimetière tréportais. Il nous a déposés à Neuville, à l'entrée de Dieppe.

Le lendemain, nous avons pris un train qui nous a emmenés à Rouen. Nous avons franchi la Seine. Juste avant 10 h 10. A cette heure-là, nous avons entendu une énorme détonation : c'était l'armée française qui avaient fait sauter les ponts, dans le but d'enrayer la progression des armées allemandes. Nous avons été hébergés à Sotteville par la Croix-Rouge.

Ce même jour – je ne l'ai appris que très récemment en lisant l'ouvrage intitulé *De Rouen à Auschwitz – Les juifs du « grand Rouen et la Shoah »*, de Françoise Bottois, que j'ai eu le plaisir de rencontrer – les soldats allemands ont commis leur premier crime raciste en massacrant à la mitrailleuse 17 soldats noirs faits prisonniers.

Nous avons enfin pris la direction de l'Ouest de la France, toujours par le train. Nous avons atteint Lorient. Dans cette ville, la Croix Rouge nous a également pris en charge. Avec la famille Picard et Charles Pinguerbe, des tréportais qui s'étaient joints aux Fromencourt et aux Charon, nous avons été conduits en autocar jusqu'au village de Melrand, dans le Morbihan.

Pendant une dizaine de jours, nous avons pris un repas en commun offert par la Commune aux réfugiés.

Notre mère avait emmené quelques économies. Elles ont été les bienvenues car elles nous ont permis de nous alimenter durant notre séjour. Elles se sont ajoutées aux petites allocations que notre mère percevait en tant que réfugiée.

Séjour breton duquel j'ai retenu quatre événements :

- la gifle que Suzanne, notre mère, a administré à un jeune militaire allemand qui s'était approché de la poussette où j'étais installé – je n'avais pas encore trois ans – avec l'intention marquée de me saisir dans ses bras. « *Jamais un boche ne touchera à mon fils ...* ».
- la brûlure que je me suis faite en ouvrant malencontreusement le robinet d'eau (presque) bouillante de la cuisinière. Michel, mon frère, se souvient encore de mes gémissements qui ont duré plusieurs jours et nuits. J'ajoute que, soigné par une religieuse chaque jour, alors que je bougeais un peu trop, j'ai reçu une belle taloche ... qui m'a calmé sur-le-champ. Je m'en souviens encore.
- La rencontre, dans un village voisin, avec un pêcheur boulonnais. Notre mère l'ayant questionné sur la situation à Boulogne-sur-Mer, il a répondu : « *Mais, Madame, à Boulogne, tout le monde cuit au soleil !* ».
- L'idylle qui a commencé entre Geneviève, dernière née de la fratrie Fromencourt, et Lucien Picard. Ils se marieront en février 1944.

La France a donc été occupée. Le 17 juin, Pétain a déshonoré son pays en proposant l'arrêt des combats assorti d'une négociation avec les allemands. Quelques jours plus tard, le déshonneur s'est concrétisé par la signature de l'armistice – disons, une capitulation.

Entre-temps, le 18 juin, le général de Gaulle avait lancé un appel à la radio de

Londres, appel que très peu de français ont entendu ce jour-là. Le 22 juin, le nombre d'auditeurs sera plus important. Le général organisait la résistance extérieure et créait *La France Libre*.

En France, Pétain allait nous engager dans la « *Voie de la Collaboration* » et nous imposer sa « *Révolution Nationale* ». Si beaucoup de Français étaient alors persuadés que celui que l'on appelait le *Vainqueur de Verdun* - sans doute à tort, d'ailleurs - allait les aider à « *soulager leur souffrance* », jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, la confiance dans le Maréchal a décliné.

Combien de Français se sont aperçus que Pétain, qui avait obtenu des pleins pouvoirs constituants, avait oublié ce dernier terme et écarté Lebrun, président de la République.

N'avait-il pas aussi éliminé la République dès le premier des nombreux *Actes constitutionnels* - qui se sont succédé presque de jour en jour - et établi un État autoritariste, empêchant toute contestation, et usé de la propagande (radios, journaux, affiches) pour propager des idées rétrogrades ? (cf, ci-après, l'abrogation de l'art. 2 de la Loi du 25 février 1875).

Une revanche sur la *gueuse* - nom que donnaient ces extrémistes à la République. Une République qui avait blanchi Dreyfus, installé les lois laïques, séparé l'Etat de l'Eglise et, comble du malheur à leurs yeux, permis l'arrivée du Front populaire ... avec Léon Blum - un juif ! - comme Président du Conseil.

Pétain n'a-t-il dénoncé l'*esprit de jouissance* et stigmatisé les hommes de cette République finissante, responsables, à ses yeux, de la défaite ?

Qui a eu réellement conscience de la gravité extrême du premier texte publié à l'encontre des juifs, le 3 octobre 1940 - un ensemble de dispositions que le Maréchal a lui même durcies ... alors que le führer n'avait rien exigé, ni même demandé ?

## **Les premières décisions autoritaristes du Maréchal**

Voici le texte exact de la loi constitutionnelle du 10 juillet 1940 - votée à Vichy en l'absence de certains parlementaires, notamment les communistes.

**Loi constitutionnelle du 10 juillet 1940.**

L'Assemblée nationale a adopté,

Le Président de la République promulgue la loi constitutionnelle dont la teneur suit :

5/42 - Bernard CHARON - 6 juillet 1944 : le jour où j'ai failli disparaître à tout jamais - © 2015

## **Article unique.**

L'Assemblée nationale donne tout pouvoir au gouvernement de la République, sous l'autorité et la signature du maréchal Pétain, à l'effet de promulguer par un ou plusieurs actes une nouvelle constitution de l'État français. Cette constitution devra garantir les droits du travail, de la famille et de la patrie.

Elle sera ratifiée par la Nation et appliquée par les Assemblées qu'elle aura créées.

La présente loi constitutionnelle, délibérée et adoptée par l'Assemblée nationale, sera exécutée comme loi de l'État.

Fait à Vichy, le 10 juillet 1940

Albert Lebrun

Par le président de la République,  
Le maréchal de France, président du conseil,

Philippe Pétain.

## **Ci après, les deux premiers actes constitutionnels :**

### **Acte constitutionnel n° 1 du 11 juillet 1940.**

Nous, Philippe Pétain, maréchal de France, Vu la loi constitutionnelle du 10 juillet 1940,

Déclarons assumer les fonctions de chef de l'État français.

En conséquence, nous décrétons :

L'art. 2 de la loi constitutionnelle du 25 février 1875 est abrogé.

### **Acte constitutionnel n° 2 du 11 juillet 1940, fixant les pouvoirs du chef de l'État français**

Nous, maréchal de France, chef de l'État français;  
Vu la loi constitutionnelle du 10 juillet 1940,

Décrétons:

## **Article premier.**

§ premier. Le chef de l'État français a la plénitude du pouvoir gouvernemental, il nomme et révoque les ministres et secrétaires d'État, qui ne sont responsables que devant lui.

§ 2. Il exerce le pouvoir législatif, en conseil des ministres :

1° Jusqu'à la formation de nouvelles Assemblées ;  
2° Après cette formation, en cas de tension extérieure ou de crise intérieure grave, sur sa seule décision et dans la même forme. Dans les mêmes circonstances, il peut édicter toutes dispositions d'ordre budgétaire et fiscal.

§ 3. Il promulgue les lois et assure leur exécution.

§ 4. Il nomme à tous les emplois civils et militaires pour lesquels la loi n'a pas prévu d'autre mode de désignation.

§ 5. Il dispose de la force armée.

§ 6. Il a le droit de grâce et d'amnistie.

§ 7. Les envoyés et ambassadeurs des puissances étrangères sont accrédités auprès de lui. Il négocie et ratifie les traités.

§ 8: Il peut déclarer l'état de siège dans une ou plusieurs portions du territoire.

§ 9. Il ne peut déclarer la guerre sans l'assentiment préalable des Assemblées législatives.

#### **Article 2.**

Sont abrogées toutes dispositions des lois constitutionnelles des 24 février 1875, 25 février 1875 et 16 juillet 1875, incompatibles avec le présent acte.

Ainsi, jour après jour, le maréchal va asseoir son pouvoir. Une main mise quasi absolue sur notre pays.

## **Le Tréport, premier retour d'exode**

Nous sommes revenus au Tréport où nous avons retrouvé Jean, notre père. Il nous a appris que la maison que nous avons louée à Boulogne-sur-Mer, à quelques mètres d'Outreau, était en grande partie détruite. Nos parents ont récupéré quelques meubles dont la salle à manger, de style Henri II, que nos parents avaient acquise au début des années 1930.

Revenu au Tréport, Jean, notre père passera de l'une des deux cabines d'aiguillage de cette gare à celle d'Abancourt – en réalité sur la commune de Romescamps. Cette gare se trouve au croisement des lignes *Paris – Le Tréport et Rouen – Amiens*.

Il reviendra ensuite au Tréport et accédera à la retraite après la guerre.

La vie a continué, ponctuée de mitraillages, de bombardements et de menaces ; Les SS, la Sipo-SD – que l'on appelait à tort Gestapo – et la Wehrmacht étaient présents ici. Le bruit des bottes a remplacé la musique des bals du 14 juillet.

Nous avons vécu dans la peur, l'angoisse même. Bien entendu, c'est le ravitaillement qui a été, comme pour tous les Français, le principal sujet de préoccupation et de conversation.

Étions-nous dans la zone occupée ? Non, c'était la zone interdite ... Tout du moins, l'une des deux zones interdites. Celle qui jouxtait la côte, du Nord de l'Europe jusqu'à la frontière espagnole. Sera construit ici le mur de l'Atlantique, destiné à repousser un éventuel débarquement des Alliés.

Par deux fois, nos parents ont pris des dispositions particulières pour éviter le pire en raison des bombardements et mitraillages :

- Nous sommes allés un bref moment habiter à Longroy (non loin de la gare de Longroy - Gamaches). Juste le temps pour qu'un chien qui avait échappé à la vigilance de son maître tente de happer mon visage. Mon œil gauche est lui aussi un rescapé et il a gardé la trace de la morsure .
- Pendant un certain temps, au Tréport, nos parents ont loué une chambre dans un hôtel déserté par ses clients, juste en face de l'école de filles. Là se trouvait l'entrée des abris. Dans lesquels j'ai passé, comme beaucoup de tréportais, des portions de nuit d'angoisse. En effet, la sirène entrait en action plusieurs fois par semaine, annonçant l'arrivée d'une escadrille alliée ... « A z'abris » criait-on. C'était alors la course pour rejoindre la rue Suzanne où se trouvait cette entrée ...

Dans l'hôtel en question, une autre famille avait pris pension pour chaque nuit : les Dohen. C'est là que j'ai rencontré ma future belle-sœur. Josette, née en 1933. Elle épousera mon frère en 1952. Elle est décédée en août 2009.

## **Troisième exode**

En mars 1944, le Maire du Tréport, Monsieur Léopold Testu, a signifié à tous que nous devons partir vers l'Eure-et-Loir. Il avait reçu des ordres en ce sens. Les habitants inutiles ont dû partir de la zone interdite.

On peut lire dans l'ouvrage de M. Bernard Cadou : *Histoire du Tréport - Imprimé par le « Messager Eudois » - 1970* : « Une tâche ingrate et souvent dangereuse incombait durant cette période au maire, M. Testu. Avec une volonté tenace il s'éleva contre les prétentions des occupants, particulièrement en ce qui concerne les réquisitions, les tracasseries anti-juives et les déportations. Par son action judicieuse autant que courageuse, il évita le pire à la population ».

C'est vrai ! Par exemple, Léopold Testu a tout fait pour tenter de sauver une famille juive : les Salmona. En vain malheureusement ...



Vers le 20 mars, sitôt le mariage de Cécile Fromencourt, une sœur de notre mère, et de Robert Prud'homme, nous sommes partis du Tréport. Mon père a dû rester sur place là encore, compte-tenu du fait qu'il était aiguilleur dans les Chemins de fer. Tout comme Lucien Picard, lui aussi cheminot, qui est resté au Tréport avec Geneviève qu'il avait épousée quelques semaines auparavant.

Le gouvernement a tenté d'organiser l'exode. A un département de départ correspondait (aient) un (ou des) département (s) d'arrivée. Comme le montre le tableau récapitulatif ci-dessous, les habitants de la Seine-Inférieure se sont retrouvés en Eure-et-Loir et dans l'Eure.

Un train nous a emmenés vers l'Eure-et-Loir. Parfois, il s'arrêtait dans une petite gare. Des femmes – des épouses d'agricultrices ? des bénévoles de la Croix-Rouge ? - nous apportaient du lait tout frais. C'était un régal. Nous n'étions pas habitués au goût très prononcé de ce breuvage. J'en ai gardé un souvenir réconfortant.

Nous nous sommes retrouvés à Dreux où des autocars nous attendaient. Nous avons été répartis dans les villages alentour. Pour ce qui nous concerne, c'était à Ouerre (prononcez « Ou – erre ») que nous avons été accueillis. A 10 kilomètres au sud-est de Dreux.

### Département d'origine

### Département de correspondance

Nord	Côte d'Or et Aube
Pas de Calais	Nièvre et Marne
Somme	Haute-Marne et Vosges
Seine-Inférieure	Eure-et-Loir et Eure
Calvados	Orne
Manche	Loiret et Sarthe
Ille-et-Vilaine	Loiret
Finistère	Cher et Loir-et-Cher
Morbihan	Indre et Indre-et-Loir
Loire-Inférieure	Haute-Vienne et Vienne
Vendée	Deux-Sèvres
Charente-Maritime	Dordogne et Charente
Gironde	Tarn-et-Garonne et Lot-et-Garonne
Landes	Gers
Basses-Pyrénées	Hautes-Pyrénées
Seine et Seine-et-Oise	Allier, Creuse, Haute-Saône, Jura, Doubs et Saône-et-Loire
Alpes-Maritime	Hautes-Alpes, Isère, Drôme
Var	Isère, Drôme

Aude  
Hérault  
Bouches-du-Rhône  
  
Pyrénées-Orientales  
Région lyonnaise  
Autres départements

Tarn  
Aveyron, Tarn  
Ardèche, Lozère, Cantal et  
Haute-Loire  
Ariège  
Rhône, Ain, Isère  
Dispersion/répartition  
dans le même département

Source : *Andrew Knapp - Les français sous les bombes alliées - Editions Tallandier - 2014*

## À Ouerre

Robert et Cécile Prud'homme ont été logés dans la rue principale, non loin de l'église et du café. Je me souviens que le sol de la petite maison qui leur avait été attribuée était en terre battue.

La grand-mère Fromencourt, Charlotte et Marguerite, ses filles, ont occupé la partie droite d'une maison de plain-pied. La partie gauche a été réservée à notre mère et ses deux enfants.

Cette habitation était alors la propriété d'un couple anglais. Ils en avaient fait une résidence de vacances. Bien entendu, en cette année 1944, ils n'ont pas traversé la Manche pour nous rendre visite.

Un long couloir bordait notre logis, à l'arrière, côté « cimetière ». Nous pouvions alors accéder aux diverses pièces de notre habitation.

La question du couchage s'est posée avec une certaine acuité. Faute de place, Michel – il prendra ses 15 ans à Ouerre le 22 août – dormait dans la même pièce que Charlotte et Marguerite. Moi-même j'ai dormi dans la chambre de notre mère. Cette situation a créé des tensions que j'évoquerai plus loin.

Faisant face à la maison en question, le long d'un chemin de terre qui menait à un petit bois, se trouvait une ferme. M et Mme Maheu étaient cultivateurs. Avec eux vivaient plusieurs de leurs enfants dont certains avaient une vingtaine d'années environ. C'étaient de braves gens. Ils acceptaient volontiers que nos grand-mère, tantes et mère vinssent faire cuire quelques plats sur leur grande cuisinière ou dans le four de celle-ci.

Ils nous ont mis à l'aise tout de suite, nous fournissant des renseignements pour trouver de l'alimentation, sujet majeur en ces temps de disette. Mais que c'était

plus facile à vivre dans cette campagne d'Eure-et-Loir qu'au Tréport !

Si besoin était, nous allions jusqu'à Dreux, à une dizaine de kilomètres. Nous partions à pied. Le retour s'effectuait dans les mêmes conditions. Une vingtaine de kilomètres de marche, cela faisait beaucoup pour le gamin que j'étais et qui n'avait pas sept ans et, qui plus est, venait de connaître des moments difficiles en raison d'accidents de santé.

L'aller se passait fort bien. Mais après l'inévitable piétinement à Dreux où nous faisons quelques emplettes, le retour était pénible. A mi-chemin, je devais être aidé et me retrouvais sur les épaules de ma mère ou celles de mon frère aîné.

Il nous est arrivé de revenir par le car. Il nous déposait à Écluzelles, gros village sur l'autre rive de l'Eure. Nous franchissions la rivière et longions une grande étendue d'eau. Le paysage était magnifique. Il nous restait 3 kilomètres à parcourir pour rejoindre Ouerre, à pied bien entendu.

Je me souviens d'une anecdote qui a bien fait rire tous les passagers descendus du car, comme nous, à Écluzelles. Nous recevions, de temps à autre, une pluie de fragments métalliques résultant d'un combat aérien ou de quelque avion abattu par la *flak*. J'en ramassais souvent quelques-uns car j'avais déjà un penchant marqué pour les collections.

Ce jour-là, avant de prendre le car pour le retour, j'en avais récupéré 6 ou 7 que je comptais bien ramener à notre domicile, car ils étaient de belle taille.

Je les ai posés à mes pieds dans l'autocar. Gagné par la fatigue, je me suis endormi sitôt le départ. J'ai donc été brusquement réveillé par ces mots :

« Réveille-toi, nous sommes arrivés, dépêche-toi, on descend ! ».

Je me suis hâté et ai oublié ma collection déposée à mes pieds. Je m'en suis aperçu alors que le car s'ébranlait pour poursuivre sa route. Pleurs, colère ... je criais : « *Mes vestiges ! Mes vestiges, ils sont restés dans le car ...* ». Les quelques personnes descendues à Écluzelles comme nous ont éclaté de rire. Je n'ai pas apprécié. Pas du tout alors. J'étais vexé et furieux pour deux raisons : je ne reverrai plus jamais *mes vestiges* – les plus beaux que je n'avais jamais eus entre les mains - et des adultes s'étaient moqués de moi. J'ai éclaté en sanglot et ai bougonné le long des derniers kilomètres.

Nos promenades en campagne nous ont conduits vers divers villages où nous avons pu acheter des légumes à des producteurs qui avaient converti leurs champs en de vastes jardins. J'étais très étonné de voir des récoltes de poireaux, de carottes, de salades, de pommes de terre prendre tant de place. Je ne savais

pas alors que les marchés des villes étaient ainsi alimentés par ces vastes productions.

Nous achetions le lait dans une ferme située au hameau de Prémont, à deux kilomètres à peine. Nous prenions une petite route fort agréable et qui traversait un bois. Cela montait un peu pour déboucher sur les premiers champs de céréales de ce lieu-dit. Un peu plus loin, sur la droite, nous arrivions à la ferme où le bon lait nous attendait chaque soir après la traite.

Nous avons bénéficié d'un printemps agréable et d'un bel été. En fin de journée, aller à Prémont était un moment attendu. Nous marchions tranquillement à l'ombre et, sitôt qu'un avion passait au-dessus de nos têtes, nous cherchions à le reconnaître. Comme nous ne connaissions ni le type, ni le nom de l'avionneur, on se contentait de formule simpliste comme : « *C'est un double queue !* ». Mais distinguer un chasseur allemand d'un avion allié était cependant chose aisée.

Le dimanche, nous allions à l'office à Charpont. Ce village formait un quadrilatère avec Écluzelles, Fontaine et Ouerre.

Pour cela, nous n'empruntions pas les routes car nous aurions dû faire une dizaine de kilomètres. Nous prenions le chemin qui partait juste à gauche de notre logis. Il traversait un bois où se trouvaient plusieurs clairières. Nous avons parfois pique-niqué au milieu de celles-ci. Notre grand plaisir était de cueillir des fraises des bois, abondantes et délicieuses. On trouvait également des mûres et parfois des framboises.

A la sortie du bois, on arrivait à hauteur d'une plantation de poiriers. Nous pouvions acheter ces fruits. L'exploitant se nommait M. Lizzarad, un anglais qui s'était installé à Ouerre avec son épouse. Un nom à retenir. On verra pourquoi en lisant la suite de ce récit.

L'église de Charpont était calme et fraîche. Je prenais cela comme un temps de repos même si les adultes se recueillaient et priaient pour « *la fin de nos malheurs* ». Pour reprendre une expression favorite de Pétain. Cette fin tardait et on escomptait beaucoup sur le *débarquement*. Quand ? Où ? Comment ? Allions-nous assister à une victoire rapide des Alliés ? Allions-nous souffrir en raison des combats ? Pour l'instant, ces questions chuchotées restaient sans réponses.

Il nous fallait donc traverser de nouveau le bois qui séparait Charpont de Ouerre, en empruntant ce chemin tout juste carrossable, mais qui mettait l'église à 2 kilomètres de notre habitation.

Plusieurs fois, j'ai été intrigué par des avions anglais. Il en tombait de sortes d'énormes obus, en général de couleur bleue. J'attendais une explosion au contact du sol. Rien ! C'est plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait là de largages de matériels et de munitions destinés à la Résistance locale.

## Occupations

Oui, il y avait une petite école primaire à Ouerre. Je ne l'ai pas fréquentée. Il paraît que l'instituteur était *poitrinaire*. Cela a suffi à ma mère pour m'accorder des vacances. J'en ai largement profité.

Je m'occupais seul dans la propriété. Devant notre maison, bordée au sud par un grand mur, se trouvait un grand terrain enherbé. Ici et là, quelques plantations. Adossé au mur, un très grand sapin sous lequel j'aimais jouer. Je ramassais les aiguilles et confectionnais quelque construction. J'en changeais la disposition suivant mon humeur. C'est en utilisant ces restes sous ce grand arbre que, un jour, j'ai ressenti une très vive douleur à un doigt : une abeille, tombée là, venait de me piquer. Je venais de faire connaissance avec cet insecte.

En sortant de la maison, tout en restant à l'intérieur de la propriété, près du chemin qui nous séparait des Maheu, se trouvait une pièce d'eau. J'ai eu plaisir à y contempler des libellules. Je jetais parfois quelques pierres dans l'eau, venant troubler le calme qui y régnait.

Il m'arrivait de jouer avec mon frère. Mais la différence d'âge – un peu plus de 8 ans – ne nous permettait guère de partager nos jeux et activités diverses.

Dans la propriété où nous nous trouvions, se trouvait un bosquet. A droite en sortant de notre logement. Sa disposition était particulière car, à l'intérieur, se trouvaient deux allées concentriques et parallèles qui faisaient entièrement le tour du petit bois. Dans un angle, un cabanon renfermait des outils de jardinier.

Mon jeu préféré : tourner en courant dans ces allées qui me mettaient à l'abri d'un soleil parfois brûlant.

Au centre du bosquet, un petit espace sans arbres. Il aura son importance. J'en parlerai un peu plus loin.

Finalement, hormis tout ce qui se passait du point de vue de la guerre – mais je n'avais été habitué qu'à cela au Tréport – les jours succédaient aux jours : cela ressemblait à de grandes vacances. Longues et vivifiantes. Un séjour agréable, en quelque sorte.

Dans notre logis se trouvait un téléphone. J'avais reçu un ordre formel : ne jamais y toucher. J'ai fait le contraire.

Ce jour-là, j'ai tourné la manivelle et n'ai pas pu éviter le regard maternel empli de courroux. La sonnerie du téléphone a retenti. Notre mère a fini par décrocher. J'ai vite compris qu'elle avait affaire à une *demoiselle du téléphone* car elle a balbutié : « *Non, non, mademoiselle, nous ne demandons personne ... c'est mon tout petit qui a actionné la manivelle sans savoir ... excusez nous pour le dérangement ... vous savez, c'est un tout petit ...* ».

Cela s'est terminé ainsi. J'ai eu droit à un savon et reçu l'ordre formel de ne plus recommencer ce manège. C'était assorti de menaces de sanctions. Je n'ai plus jamais recommencé.

Une autre fois, j'étais en conflit avec mon frère. Michel a eu l'idée de « *m'enfermer dehors* » pour reprendre les termes que j'ai utilisés ensuite devant notre mère pour justifier mon geste. Une geste ? Lequel ? Très énervé parce que je ne pouvais plus entrer, j'ai menacé de casser un carreau de la porte de la cuisine. Michel n'a pas bougé. Des paroles je suis passé aux actes. J'ai serré le poing et l'ai passé à travers la vitre qui a volé en éclat. D'autres éclats ont suivi : la voix de notre mère qui criait déjà : « *Pourquoi as-tu cassé le carreau ? Te rends-tu compte ? Comment va-t-on faire pour le remplacer ?* ».

Il a finalement trouvé son remplaçant. Je crois que c'est Marguerite qui l'a posé après que nous en ayons acheté un, aux dimensions que notre mère avait soigneusement notées.

Au cours de notre séjour, j'ai été malade. Déjà, l'année précédente au Tréport, j'avais collectionné les soucis de santé : rougeole, diverses complications, broncho-pneumonie. J'ai même atteint les sommets en ce qui concerne la température. Au point que le docteur Bocquet, qui avait pris le relais du docteur Dalmenesch, très âgé – il avait commencé à exercer au Tréport en 1902, me semble-t-il – était extrêmement inquiet et m'avait cru condamné. Mais je m'en étais sorti, tout en étant absent de l'école pendant de longs mois.

Comme je l'ai écrit plus haut, les habitants de la Seine-Inférieure avaient été dirigés vers l'Eure et l'Eure-et-Loir. Le docteur Bocquet avait dû se plier à cette exigence. Il logeait, avec sa famille, à Nogent-le-Roi, à une dizaine de kilomètres de notre village. Quand nous prenions le car à Dreux pour descendre à Écluzelles, il aurait suffi de poursuivre la route. On arrivait à Charpont puis à Villemeux et enfin à Nogent.

Je crois me souvenir que le médecin est arrivé à bicyclette. Comme à son habitude, il a demandé une serviette de toilette propre et l'a posée sur ma

poitrine. Il m'a examiné, a collé son oreille sur celle-ci pour écouter le cœur et les poumons. Il m'a trouvé bien faible mais a été rassurant. Il a prescrit divers remèdes. Michel est allé à pied jusqu'à Villemeux où se trouvait une pharmacie.

En cours de route, traversant un bois, il a eu très peur car un combat aérien s'est déroulé juste au-dessus de lui. Il entendait la *flak* crépiter. Il s'est caché au creux d'un arbre. Il a surmonté sa peur et a poursuivi son trajet car les médicaments prescrits étaient indispensables au malade que j'étais. Je ne sais pas si toutes les prescriptions étaient disponibles. Mais j'ai un souvenir très précis de l'anecdote qui suit :

Le médecin avait déclaré : « *Une fois par jour, avant le déjeuner, vous lui ferez boire l'équivalent d'un verre à vin de [suivait le nom du remède]* ». J'avais retenu « *un verre de vin* ». Pendant deux ou trois jours, j'ai cassé les pieds de mon entourage en réclamant mon verre de vin. Il a fallu moult explications pour me faire admettre qu'il s'agissait d'une « *mesure* » qui concernait un breuvage appelé [le nom du produit] !

Je me suis finalement rétabli et tous étaient heureux d'avoir eu recours au docteur Bocquet. Quelle chance avait-on eue de le trouver si près de notre logis !

Des éclats de voix venaient troubler parfois la sérénité apparente des lieux. Est-ce notre mère qui était exigeante ? La grand-mère qui voulait tout régenter ? Marguerite qui réagissait au quart de tour, *soupe au lait* qu'elle était ? C'est certain, il y avait des étincelles, suivies de réconciliations provisoires, elles mêmes se prolongeant en *brouilles* inexplicables. « *Être fâché avec* » ... est une expression fort utilisée chez les Fromencourt !

Nous élevions un lapin. Afin de le nourrir, nous l'avions placé sous un cageot que nous changions de place régulièrement afin que l'animal puisse bénéficier d'une herbe fraîche et tendre.

Ce jour-là, Marguerite était très remontée. Prononçant à haute voix des propos peu châtiés, nous avons vu notre tante se précipiter vers le cageot et l'ôter, permettant au lapin de recouvrer la liberté. Nous nous sommes précipités. Est-ce notre mère ou Michel qui a saisi Jeannot par les oreilles ? Peu importe ! Jeannot-lapin a très vite retrouvé un nouveau cageot et j'ai été promu au poste d'observateur. J'avais pour mission de prévenir la maisonnée si Marguerite s'avisait de vouloir de nouveau exercer des représailles à l'encontre de notre brave lapin.

L'atmosphère étant devenue électrique, la grand-mère Fromencourt et ses deux filles ont cherché et trouvé un petit logis à Fontaine, un hameau à quelques kilomètres. Elles ont alors déménagé.

Michel, mon frère aîné, m'a récemment signalé qu'il était allé une fois leur rendre visite. Le seul souvenir que j'ai de la route qui conduisait à Fontaine – sauf erreur de ma part - est le coup d'œil intéressé que nous sommes allés jeter aux restes d'un avion allié abattu par les Allemands. Il était tombé dans une vaste clairière au bord du chemin. Nous avons tourné autour et sommes revenus tranquillement. Cela faisait partie de nos distractions.

A la fois pour nous occuper et pour récolter un peu de blé, nous sommes allés glaner dans un champ où cette céréale avait été moissonnée. Ce vaste terrain se trouvait à gauche, après le bois que nous longions pour nous rendre le soir à Prémont. De là, partait aussi un chemin de terre qui, en longeant en biais ce fameux bois, rejoignait Charpont.

## **Michel**

Mon frère aîné était entré au séminaire du Gal, près de Motteville, à l'âge de 14 ans. C'était alors son souhait – il renoncera à poursuivre dans cette voie quatre années plus tard. Afin d'assurer la continuité de ses études, notre mère l'avait confié à une petite communauté religieuse à Mézières-en-Drouais, suivant en cela les conseils du curé de Villemeux et qui exerçait aussi à Ouerre.

Comme c'était la semaine qui précédait Pâques, avec trois autres garçons, âgés de 13 à 20 ans, ils ont assuré les offices de la semaine sainte et occupé le reste du temps à aller quémander du ravitaillement dans les fermes alentour.

Notre père nous a rendu visite pour Pâques. Devant cette situation curieuse, nos parents sont allés récupérer Michel et nous nous sommes tous retrouvés à Ouerre.

Peu de temps après le départ de notre père, Suzanne a expliqué la raison du retour de Michel au curé de Villemeux. Ce dernier lui a suggéré de le confier à la Maîtrise Notre-Dame de Chartres, faisant fonction de Petit séminaire.

Nous avons rejoint Dreux et pris le train pour Chartres.

Michel se souvient qu'il a passé ses nuits durant toute une semaine dans la crypte de la cathédrale de ce chef-lieu de l'Eure-et-Loir. La ville étant sans cesse bombardée.

Sachant ce qui se passait là-bas, Suzanne, notre mère, est allée voir le Maire de Ouerre. Il a accepté d'utiliser son véhicule pour aller récupérer mon frère ... qui s'est de nouveau retrouvé parmi nous.



## **L'abri**

Un soir, le ciel était très rouge. « Ça, c'est sur *Maintenon*, a-t-on dit ». Mais oui ! Le lendemain, nous avons appris que l'aviation alliée avait mitraillé et pilonné la gare de cette ville, causant de gros dégâts.

Les raids aériens se faisaient plus nombreux. J'ai conté plus haut comment quatre chasseurs avaient cloué au sol une escadrille allemande à quelques centaines de mètres des maisons du village.

Nous avons appris qu'à Dreux et à Chartres, des bombardements avaient causé de gros dégâts.

Cécile, épouse de Robert Prud'homme, a eu une crise d'appendicite. Elle a été dirigée vers l'hôpital de Dreux où elle a été opérée. Elle y est restée une dizaine de jours car l'intervention chirurgicale avait entraîné des complications.

Nous étions inquiets pour sa santé mais plus encore pour sa sécurité, car les drouaisiens recevaient souvent la visite des avions venus d'outre-Atlantique. Appareils qui déversaient des bombes ...

Finalement, Cécile a pu rejoindre Ouerre. Nous avons été rassurés.

Décision a été prise de creuser un abri. Où le mettre ? Un choix s'est très vite imposé : au cœur du bosquet cerclé par les deux chemins dont je parlais plus haut. Il a fallu creuser. Nous nous y sommes tous mis. J'ai fait une très petite part de travail, retirant quelques petites pelletées de terre, cherchant et apportant divers matériaux pour consolider l'abri. Michel m'a rappelé que le frère de Robert Prud'homme avait lui-même creusé le sol pour que nous puissions installer notre abri.

Le tout a été recouvert par un toit en tôle, recouvert de mottes de terre engazonnées.

Nous y avons fait un bref séjour de quelques minutes afin de voir comment nous pourrions nous y installer, si besoin était.

## **Une grande nouvelle**

Dans la matinée du 6 juin, notre mère était descendue jusqu'à l'épicerie de Madame Bourguignon. Sans doute dans l'intention de faire quelque emplette. La voilà qui revient. A ce moment précis, j'étais dehors et m'occupais à quelque jeu.

Elle nous crie : «*Ça y est. Ils ont débarqué* ». J'apprendrai plus tard ce qu'avait été *le jour le plus long*. Nous étions tous très excités. Dans la rue qui descendait à l'épicerie, chacun était là, apportant ses commentaires et ses pronostics. «*Ils seront là bientôt ... sans doute pour la fin du mois ... on va les foutre dehors ... ouf ! On en a vraiment marre ... Y'en a qui vont payer ... Ouais, y'a eu des profiteurs ... faudra qui rend' des comptes ... enfin, ça va être la fin d'tout ça ...* ». Certains riaient. D'autres essayaient une larme : «*Quand est-ce qu'on va les revoir nos prisonniers ? ... Est-ce qu'ils sont encore vivants ... Y'a des familles, et ben, y-z-ont souffert ... les décombres, les morts ... lui, on n'sait même pas c'qu'il est d'venu ! ... Va y-en avoir des orphelins ... et des mères qui vont pleurer ... des femmes qui n'ont plus d'maris ... des gosses, leur père a été fusillé par les boches ... ah, les salops ! ... Y'a des salopes aussi ... Pendant que leur bonhomme était prisonnier ... vous vous rendez-compte ... qu'est-ce qu'ils vont dire ceux qui ont été pris en 40 et qui vont trouver un gamin d'deux ans à la maison ... Ca va faire du vilain ... La femme, elle va dérrouiller ...* ».

J'écoutais mais je ne comprenais pas tout. «*C'est bien un gamin d'deux ans. C'était un beau cadeau pour leur retour, J'comprends pas bien ...* ».

Nous allions être libérés. C'était là l'essentiel. Ce jour-là, qui a posé la question de savoir ... si le débarquement allait réussir. Personne ne se doutait que la campagne de Normandie commençait et que tout allait être très compliqué !

Dans les jours qui ont suivi, parfois, nous voyions passer une voiture avec des hommes à bord. Ils roulaient très vite. J'avais déjà appris ce qu'étaient les Résistants. Certains véhicules arboraient une grande croix rouge peinte sur le toit.

Une certaine effervescence avait gagné les habitants. Évidemment, une espérance était née partout en France – et bien au-delà de notre pays. Nous allions être *libérés* ! Nous n'avons guère fait attention à la déclaration de Pétain.

## **Deux hommes parlent**

À midi, on aurait pu écouter la voix chevrotante du maréchal Pétain. Il a demandé de nouveau à la population française «*de ne rien faire qui puisse aggraver [ses] souffrances* », lui, *le père bienveillant de la nation* (!!!) qu'il entend protéger car elle est en danger.

**"Français, les armées allemandes et anglo-saxonnes sont aux prises sur notre sol. La France devient ainsi un champ de bataille. Fonctionnaires, agents des services publics, cheminots, ouvriers, demeurez fermes à vos postes pour maintenir la vie de la nation et accomplir les tâches qui vous incombent. Français, n'aggravez pas nos malheurs par des actes qui risqueraient d'appeler sur vous de tragiques représailles. Ce seraient d'innocentes populations françaises qui en subiraient les conséquences. N'écoutez pas ceux qui, cherchant à exploiter notre détresse, conduiraient le pays au désastre. La France ne se sauvera qu'en observant la discipline la plus rigoureuse. Obéissez donc aux ordres du gouvernement. Que chacun reste face à son devoir. Les circonstances de la bataille pourront conduire l'armée allemande à prendre des dispositions spéciales dans les zones de combat. Acceptez cette nécessité, c'est une recommandation instante que je vous fais dans l'intérêt de votre sauvegarde. Je vous adjure, Français, de penser avant tout au péril mortel que courrait notre pays si ce solennel avertissement n'était pas entendu."**

Qui savait alors que Pétain avait enregistré cet **"Appel au Peuple français "** le 17 mars précédent, à la demande des Allemands ? Des affiches avaient aussi été prévues pour dissuader les Français d'aider les alliés sitôt le débarquement. Tout cela dans l'intérêt du pays et des Français ... selon le Maréchal ...

Le 30 octobre 1940, quelques jours après sa rencontre avec Hitler à Montoire, le discours de Pétain avait marqué l'entrée de notre pays dans la voie de la collaboration. Le Maréchal redoutait le *bolchevisme* et escomptait entraîner toute la France derrière lui pour ce combat.

Les paroles rapportées ci-dessus ont les mêmes accents, ceux de la France de Vichy qui collabore.

Hitler avait déclenché le plan *Barbarossa*. Dans notre entourage, l'entrée en guerre de l'*Union soviétique* avait été perçue comme une chance, celle de voir les armées nazies occupées sur plusieurs fronts, et l'espoir que tous les *Pays alliés* allaient faire reculer l'Occupant et, qui sait, anéantir le fùhrer.

En toute fin d'après-midi, ce même 6 juin, les Français qui captent la BBC entendent un discours d'une autre veine, celui de Charles de Gaulle. Tenu à l'écart des préparatifs du débarquement – la confiance ne régnait pas toujours entre lui, Churchill et surtout Roosevelt – informé que le débarquement avait eu lieu très tôt ce jour-là, le chef de la *France Libre* obtient la possibilité de s'adresser au peuple de France, il déclarera :

**"Cette bataille, la France va la mener avec fureur. Elle va la mener en bon ordre. C'est ainsi que nous avons, depuis quinze cents ans, gagné chacune de nos victoires. C'est ainsi que nous gagnerons celle-là. En bon ordre ! Pour nos armées de terre, de mer, de l'air, il n'y a point de problème. Jamais elles ne furent plus ardentes, plus habiles, plus disciplinées. L'Afrique, l'Italie, l'océan et le ciel ont vu leur force et leur gloire renaissantes. La Terre natale les verra**

*demain ! Pour la nation qui se bat, les pieds et les poings liés, contre l'opresseur armé jusqu'aux dents, le bon ordre dans la bataille exige plusieurs conditions. La première est que les consignes données par le Gouvernement français et par les chefs français qu'il a qualifiés pour le faire soient exactement suivies. La seconde est que l'action menée par nous sur les arrières de l'ennemi soit conjuguée aussi étroitement que possible avec celle que mènent de front les armées alliées et françaises. Or, tout le monde doit prévoir que l'action des armées sera dure et sera longue. C'est dire que l'action des forces de la Résistance doit durer pour aller s'amplifiant jusqu'au moment de la déroute allemande. La troisième condition est que tous ceux qui sont capables d'agir, soit par les armes, soit par les destructions, soit par le renseignement, soit par le refus du travail utile à l'ennemi, ne se laissent pas faire prisonniers. Que tous ceux-là se dérobent d'avance à la clôture ou à la déportation ! Quelles que soient les difficultés, tout vaut mieux que d'être mis hors de combat sans combattre. La bataille de France a commencé. Il n'y a plus, dans la nation, dans l'Empire, dans les armées, qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même espérance. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes voici que reparaît le soleil de notre grandeur ".*

On le remarque immédiatement. La tonalité, les mots choisis, le lyrisme, tout tranche avec la volonté ... de n'en avoir aucune du maréchal Pétain.

Ce dernier condamne à l'avance toute action qui nuirait aux armées d'occupation et récuse toute idée d'apporter une aide quelconque aux *Alliés*. Le général appelle tous les Français à soutenir l'action des armées qui vont libérer la France de l'oppression nazie. Il est conscient que l'action entreprise sera « *dure (...) et longue* ». Il note qu'il n'y a plus qu'une seule armée de libération, constituée par toutes les forces qui, à travers le Monde, s'opposent à l'hitlérisme, unies aux combattants que sont les Résistants, sur le sol de notre pays.

Combien de Français ont écouté les deux discours ? Très peu, sans doute ...

Si, sous l'Occupation, la principale préoccupation des gens de France était la question du ravitaillement, ce 6 juin 1944, ce vers quoi se tournent les français, c'est la formidable espérance qu'a fait naître le débarquement en Normandie. Les jours étaient comptés pour l'Occupant.

## **Nous les attendons**

Chacun a écouté les communiqués diffusés par la radio. Vichy persistait dans son opposition aux *Alliés*. Hitler hurlait parce les généraux l'avaient trahi. La tension était extrême.

Dès le 6 juin donc, la Bataille de Normandie a commencé. Nos libérateurs ont dû combattre en rencontrant de grandes difficultés. Comment progresser dans le bocage normand ? Arbres, buissons et haies n'étaient-ils pas susceptibles de dissimuler un ennemi prêt à vendre chèrement sa peau. Les risques étaient là et nombreux ont été ceux qui ont disparu à tout jamais pendant les combats en question. Tant du côté des Libérateurs que des Occupants.

Des villes ont énormément souffert. Comme celles de Caen – qui sera nommée ville martyre – de Carentan, de Lisieux, de Rouen, du Havre ...

A Ouerre, notre mère, mon frère et moi étions sans cesse en quête des informations. Oui, nous comprenions que cela allait être dur. Les quelques soldats allemands que je croisais me semblaient nerveux, sans plus. Je pense que chacun d'eux considérait que la retraite approchait et qu'il reverrait enfin son pays, sa famille, son épouse, ses enfants, ses parents ... tous les êtres aimés. Mais ces soldats ne savaient pas ce que l'avenir immédiat leur réservait. N'allaient-ils pas être tués alors que le conflit allait s'achever ? Et s'ils revenaient chez eux, qui allaient-ils retrouver à leur retour ? Allaient-ils apprendre la mort d'un être cher ?

Nous aussi étions nerveux. Nous entendions des tirs. De plus en plus d'avions passaient dans le ciel. La *flak* se faisait entendre. Nous savions qu'à la moindre alerte, il nous aurait fallu courir afin de rejoindre au plus vite, notre abri de fortune, de jour comme de nuit.

Notre mère a exigé que nous dormions tout habillés. Cette situation a duré un mois et demi.

Le 6 juillet est arrivé et ce jour là, j'ai été le témoin *privilegié* (!) d'un événement unique en ce qui me concerne, et pourtant peu banal dans ces mois-là.

## **Le 6 juillet 1944**

Ce 6 juillet donc, un mois jour pour jour après le débarquement, j'étais sur le pas de la porte de la cuisine toute grande ouverte. Ni ma mère ni mon frère n'étaient à mes côtés, sans doute occupés à une tâche quelconque dans la maison.

Soudain, j'entends un bruit d'avion, un sifflement ou un hurlement qui enfle à très grande vitesse. Il est là devant moi, piquant dans ma direction.

Ai-je été terrorisé ? Non ... Seulement apeuré ? Pas davantage ... Je n'ai guère

eu le temps ... J'ai vu l'avion se redresser un peu, passer juste au-dessus de ma tête et de la maison ... Un grand bruit ... L'engin ailé s'est écrasé dans le champ situé juste après le cimetière qui jouxtait notre habitation.

Dans les années 70, avec mon épouse et mes deux enfants, j'ai emmené ma mère revoir Ouerre. Nous avons retrouvé quelques personnes seulement. Aucune animation dans le village.

Les quelques habitants avec lesquels j'ai parlé se souvenaient bien de l'événement. L'un d'eux m'a dit : « *Mais oui ! Nous avons bien vu l'avion en flamme piquer droit sur votre maison. On s'est dit : c'est pour eux ! Effectivement, le pilote a pu redresser un peu l'avion, sans doute pour éviter le pire, et s'est écrasé juste derrière* ».

Cela confirmait mon opinion : le pilote, juste avant de voir son bombardier s'écraser au sol, avait, de justesse, évité notre habitation ... et je lui devais d'être en vie. Le pilote ? Impossible, il avait sauté en parachute.

Très vite, les allemands sont arrivés. Devant le portail, j'ai été témoin de la scène suivante :

Deux hommes en tenue d'ouvriers arrivaient semble-t-il de Charpont, débouchant du chemin qui reliait ce village au nôtre, à travers un bois. Je crois qu'ils portaient une musette. Devant notre entrée, des Allemands sont arrivés en même temps qu'eux.

Ils ont demandé les papiers et exigé des explications quant à leur présence à 100 mètres à peine du crash. Je connaissais celui qui a parlé. C'était M. Geffroy, un habitant de Ouerre. Lui seul a expliqué que tous deux rentraient de leur travail et qu'ils avaient entendu un grand bruit, celui de l'avion qui s'était écrasé au sol. Les Allemands ont également contrôlé le second ouvrier ... qui n'a pas ouvert la bouche. Tout étant en règle, les deux hommes ont poursuivi leur chemin vers le cœur du village.

Je ne savais pas évidemment ce jour-là – je l'apprendrai plus tard – que j'avais sous les yeux le Lieutenant Stablein. L'homme qui pilotait l'avion abattu.

Il n'était pas le seul dans le cockpit de l'appareil. Mon frère et moi avons toujours pensé qu'il n'était accompagné que par un seul coéquipier. Mais ils étaient deux : James Fredrick Gage et Henry Edward Happel, des mitrailleurs. J'ai appris il y a quelques jours que le corps de chacun d'eux avait été retrouvé pratiquement décapité.

Un site très documenté - *France-Crashes 39-45* – animé notamment par M.

Daniel Carville, avec qui je suis entré en contact – m'a permis de découvrir les détails concernant ce *crash*.

L'avion – un A 20 – 9490 – avait décollé de Gosfield, dans l'Essex, vers 17 h. Avec pour mission de larguer quelques bombes sur les installations allemandes à Dreux. L'appareil a été abattu par la *flak*. Une aile et le moteur droit ont été touchés. L'avion en flamme s'est écrasé au sol et a explosé.

C'était dans le champ situé juste après le cimetière de Ouerre, sur la gauche, en prenant le chemin qui mène à Charpont.

Le crash a été observé par le Sergent Leo Kirschner, à bord d'un A 20 – 43 – 9981.

Ci-dessous, la traduction de la fiche de renseignements, concernant le Sergent-chef Gage, mitrailleur, que M.M. Carville et Octavie m'ont communiquée :

GAGE, James Fredrick - Grade : Sergent-chef

A-t-il été sauvé ? «*Non* ».

Si non, pourquoi ? «*Apparemment inconscient ou tué immédiatement. Il était impossible de communiquer avec eux après le tir de la flak* ».

Dernier contact ou dernière conversation juste avant ou au moment de la perte de l'avion :

«*Pendant l'approche finale pour bombarder, nous avons discuté de la précision de la flak* ».

Était-il blessé? «*Il a été retrouvé mort dans ou près de l'épave de l'avion* ».

Où a-t-il été vu pour la dernière fois? : «*Sur la scène de l'accident, par les Français, qui l'ont enterré à Ouerre, en France* ».

D'autres informations ont-elles été recueillies verbalement : «*Le Sergent-chef était en grande partie décapité. Des Français l'ont récupéré sur les lieux de l'accident. Puis il a été emmené au cimetière de Ouerre, France. Il lui a été donné une sépulture chrétienne malgré l'opposition des Allemands qui occupaient ce territoire* ».

«*Les Sergents-Chefs Gage et Happel ont été enterrés dans la même tombe et une palle d'hélice a été utilisée pour marquer la pierre tombale* ».

Source: Madame Isabelle Lizarralde. Elle vivait alors à Ouerre en France. Elle vit désormais au 3 rue Franklin - Paris 16e arrondissement.

Toutes les explications concernant son sort reposent en partie ou en totalité sur des suppositions. Il est certain que Gage a été touché par la DCA ou était inconscient en raison d'une commotion cérébrale due aux tirs de la flak. Il n'était pas en capacité de s'en

sortir lui-même.

*« Pendant que nous volions, mon équipage et moi avons eu de nombreuses discussions. Sur le thème de «que doit-on faire en cas de ... ?" Ma ferme conviction est la suivante : si l'un de mes mitrailleurs avaient été physiquement capable de se tirer d'affaire lui-même, il l'aurait fait entre le moment où nous avons été frappés à 12 000 ft. et l'altitude d'environ 4 000 pi, altitude habituelle pour repartir ».*

Le nombre total de missions des membres d'équipage ci-dessus : environ 24.

Dates et buts (si possible) : Du 25 mai, environ, au 6 juillet 1944. Toutes les missions ont été effectuées sur la France. Les dates et les cibles ne peuvent pas être précisées et notées.

**Les autorités locales ont souhaité organiser des funérailles pour les aviateurs abattus. Mais l'Occupant a refusé ces obsèques, redoutant sans aucun doute la venue d'une foule trop nombreuse à son goût. Une foule qui n'aurait pas manqué de montrer de façon marquée l'hostilité qu'elle avait pour la puissance occupante.**

**Des obsèques interdites ? ... Dans la nuit, les deux malheureux boys ont été inhumés.**

**Deux ou trois jours plus tard, si l'Occupant était venu jeter un coup d'œil à la tombe improvisée pour ces deux aviateurs, il aurait pu constater qu'une palle de l'hélice de leur avion avait été plantée sur celle-ci. C'était M. Bourguillot et mon frère aîné qui avait réalisé cela de concert et discrètement.**

**Un mot concernant ce M. Bourguillot. Il laissait entendre qu'il était aveugle. Mais comme il se repérait et se dirigeait avec habileté, nous étions en droit de nous poser la question :**

**« *Etait-il totalement atteint de cécité ?* »**

**Pour parler de lui, nous disions le *faux-aveugle*.**

**La Résistance locale était très active. Nous nous en sommes rendus compte le jour où nous revenions de Charpont à travers le petit bois. Nous sommes tombés sur quelques résistants, dirigés ... par l'épicière, Madame Bourguignon. Ils étaient en train de récupérer du matériel largué par un avion britannique.**

**Une autre fois, la traversée de ce même bois a été mouvementée. D'abord, nous avons humé une odeur de fumée. Soudain, nous nous sommes aperçus que des flammes « enjolivaient » la partie gauche du bois. Des munitions brûlaient après avoir sans doute explosé. Des flammèches se dispersaient alentour, portées par**



un petit vent. Notre mère et Michel m'ont empoigné chacun de leur côté et nous avons traversé le secteur en courant. Quelques flammèches sont venues se coller sur nos visages. Comme elles étaient presque éteintes, elles ne nous ont causé aucun mal. Nous avons vite déguerpi. Nous avons eu peur.

En cette fin de matinée, alors qu'une température agréable nous invitait à sortir, nous avons rejoint une clairière, dans le bois situé entre notre maison et Charpont. Nous avons pénétré dans le bois, à gauche du chemin. La clairière en question était à une cinquantaine de mètres. Ici et là, nous avons cueilli et dégusté de petites fraises qui ont fait le bonheur de notre palais. Nous avons déjeuné après nous être assis sur quelque tronc d'arbre. Nous avons le choix dans cette clairière. Un court instant, nous avons oublié notre situation : la guerre, l'éloignement de notre logis tréportais et notre père, resté au Tréport.

A notre retour, alors que nous venions tout juste de sortir du bois – nous étions donc à une quinzaine de mètres de notre habitation – et que nous étions à hauteur du cimetière, nous entendons soudain des bruits que nous connaissions bien : un combat aérien, entre pilotes alliés et allemands, se déroulait au-dessus de notre tête.

A peine ce combat était-il commencé que nous avons entendu des balles siffler. Immédiatement, notre mère et nous avons rejoint le fossé tout proche, la tête couverte par les sacs contenant les reliefs de notre déjeuner.

Le calme est revenu. Un avion avait-il été touché ? Nous l'ignorions ... Alors que quelques instants auparavant, nous avons bien perçu les bruits caractérisant un combat aérien, nous étions désormais dans un calme absolu, à peine troublé par les bruissements de la nature.

Le lendemain, j'ai pu enrichir ma *collection de vestiges*.

Cela faisait plus d'un mois que nous n'avions pas enfilé un pyjama. Nous restions vêtus dans la crainte de quelque combat proche. Il nous aurait contraints à rejoindre notre abri dans les plus brefs délais.

Nous savions en outre que les armées alliées étaient à quelques encablures.

## **15 août 1944**

Ce jour-là, avons-nous eu vraiment conscience que le débarquement en Provence allait accélérer le déroulement du conflit dont nous vivions les derniers mois ?

En fin d'après-midi et comme à l'accoutumée, notre mère, Michel et moi sommes allés tranquillement jusqu'à Prémont acheter notre lait.

Là-bas, c'était l'effervescence. Nous avons trouvé, attablé dans la cuisine des cultivateurs, un soldat allemand en train de dévorer une omelette que les gens du lieu lui avait confectionnée, à sa demande sans doute. Il était très jeune. 17 ou 18 ans peut-être ... Il paraissait très nerveux et anxieux.

Son fusil était posé contre le mur à sa droite. Je me suis retrouvé tout près de cette arme à feu. J'ai même pensé sottement : « *Je peux saisir l'arme et l'abattre ...* ». Idée stupide, bien vite oubliée ... Dans de telles circonstances, quand on a sept ans à peine, on se prend pour un héros. C'était ridicule.

Une pensée identique a été le facteur déclenchant d'une discussion entre quelques hommes présents sur les lieux.

« *On prend son fusil, on l'arrête et on le met contre un mur ... et on le fusille, avons-nous entendu* ».

« *Non ne faites pas ça, laissons le repartir ... il n'y est pour rien ... c'est un gamin* »

C'étaient notre mère et Michel qui protestaient ainsi. Le calme est revenu, vite troublé par un bruit de moto. Le jeune allemand a compris. Il a saisi son fusil et, négligeant les reliefs de son bref repas, il est sorti en courant et a hélé le motard allemand qui s'est arrêté. Après une courte discussion, il s'est installé sur le siège arrière de la moto et tous deux sont partis très vite.

J'ai alors pensé : « *Peut-être seront-ils été tués le soir ou demain ? On aurait peut-être dû le faire prisonnier. Au moins il aurait eu la vie sauve ...* ».

Nous comprenions que l'instant T allait arriver. Celui du départ définitif de l'Occupant.

Ce soir là, notre mère a déclaré : « *Bon ! Je crois qu'on peut dormir en mettant les pyjamas ...* ».

## **Le 16 août 1944**

Le lendemain 16 août, très tôt le matin, nous entendons un bruit inhabituel venant de la rue. Michel s'en va voir aussitôt. Il ouvre la petite porte qui jouxtait le portail, jette un coup d'œil, la referme et revient très vite. Si vite qu'il s'affale sur les gravillons et se relève les mains en sang.

Il nous déclare, un peu haletant : « *Y'a des soldats ! Ce ne sont pas des allemands ... ils parlent anglais* ». Mon frère aîné, bien plus doué que moi en ce domaine, parle assez bien la langue de Shakespeare.

Nous allons voir aussitôt. Ce sont des Américains. On saute de joie. Nous sommes libérés. Nous les embrassons. L'un d'eux, voyant les mains pleines de sang de Michel, s'empresse de le soigner.

Mais ils n'étaient que deux. Envoyés en reconnaissance sans doute ... Ils sont repartis.

Dans l'après-midi, nous sommes descendus dans la Grande Rue, près de l'épicerie. Là, que voyons-nous ? L'épicière et quelques autres qui avaient dressé une échelle le long d'un poteau. A titre d'essai, ils tentaient d'accrocher des oriflammes aux couleurs de la France et des Alliés.

Qui est venu à passer, selon vous ? Un soldat allemand qui a contemplé la scène sans rien dire. Qu'a-t-il pensé ? Peut-être « *J'espère que je serai vite de retour chez moi ...* ». Le pauvre ! Il pouvait être tué avant, au cours de la débâcle de son régiment ...

Les Allemands étaient de retour ? Pas vraiment ...

Quelle émotion ! Étonnante journée, que ce 16 août 1944 !

Un peu plus tard, nous avons pu nous joindre à tous les habitants de Ouerre pour acclamer nos libérateurs. Ils sont arrivés sur leurs chars, venant de Villemeux. Une des filles Maheu avait confectionné de petits drapeaux anglais, américains et français que nous agitions sur leur passage. Parfois, l'un ou l'autre d'entre nous embrassait un soldat.

Surprise ... sur l'un des blindés était juché un soldat français. Il nous a expliqué qu'il avait perdu son régiment et qu'il avait été récupéré par les Américains.

Autre surprise ... une énorme surprise même ... une surprise à laquelle personne ne s'attendait, hormis quelques Résistants locaux ... peut-être :

Une anglaise, Madame Lizarrad - parfois écrit Lizarralde - habitait tout en bas de notre rue. C'était celle dont le mari possédait des plantations d'arbres fruitiers et dont j'ai parlé plus haut. Elle était accompagnée par un homme portant des vêtements civils. Il s'expliquait avec nos libérateurs. Cet homme parlait ... la langue de Shakespeare !

Le Lieutenant Stablein ! ... l'homme qui pilotait l'avion tombé derrière notre logis ... l'un des deux « ouvriers » - celui qui n'avait pas parlé ! - contrôlés par les Allemands juste devant notre portail.

Madame Lizzarad avait tout simplement accueilli le pilote chez elle, le cachant dans sa cave, du 6 juillet au 16 août de cette année 1944 !

Et depuis, grâce aux sites *France-Crashes 1939-1945* – le responsable étant M. Daniel Carville – et *Liberty-Jeep* – qu'animent M. Alain Octavie et M. Yannick Dehayes – le président - j'ai pu mieux comprendre ce qui s'était exactement passé.

Mesdames Lizzarad et Bourson et Monsieur Stoch avaient aidé Th. R. Stablein à se soustraire aux autorités d'Occupation : vêtements, faux papiers, accompagnement et « planque » chez la première nommée. Sans oublier M. Geffroy dont le sang-froid a permis de déjouer la quête des allemands.

Nous avons occupé nos journées qui ont suivi la Libération à rendre quotidiennement visite au camp américain qui avait planté ses tentes dans ce fameux champ où nous glanions notre blé.

Les Boys étaient installés là avec un matériel considérable et important. Cela m'avait très fortement impressionné. Les Alliés, parfois, nous distribuaient des cigarettes, des chewing-gums et quelques objets plus ou moins utiles.

J'ai été témoin d'une scène qui m'a surpris. Un sous-officier – m'a-t-il semblé - a ôté son ceinturon et a frappé ainsi un boy qui s'était couché sur le sol et se débattait en tout sens, pour éviter les coups. Tous les autres semblaient indifférents. Qu'avait-il fait pour être ainsi corrigé ? Le sous-officier a dû estimer que la sanction était suffisante. Il s'est arrêté. Le soldat s'est relevé ... et s'est éclipsé.

Peu, parmi eux, parlaient notre langue. Aussi, la présence de Michel a été très utile : il nous servira d'interprète, tout simplement.

## **Le crash**

Revenons quelques instants sur ce crash du 6 juillet .

J'ai demandé des renseignements complémentaires à *France-Crashes 39-45* et *Liberty Jeep* à propos de l'avion abattu et dont la chute avait failli me faire passer de vie à trépas.

Après la réponse de M. Daniel Carville, est arrivée celle, tout aussi sympathique, de M. Alain Octavie. Les deux hommes œuvrent de concert pour compléter les informations déjà bien fournies publiées sur les sites en question.

Voici ce que j'ai appris :

**1 – Le Lieutenant Théodore Roosevelt Stablein était le pilote du Douglas A20 – HAVOC type G30. Il appartenait à la 9e Air Force, 410e Groupe de bombardement, 647e escadron. Cette unité était équipée de Douglas A-20 « Havoc », un bombardier léger bimoteur comprenant trois membres d'équipage. Elle était basée à Gosfield dans l'Essex, au Royaume-Uni.**

**Le 6 juillet 1944, le Lieutenant Stablein participait aux bombardements des installations ferroviaires et du terrain d'aviation de Dreux.**

**Le décollage avait eu lieu vers 17 h de la Station 154 (Gosfield) dans l'Essex (U.K.).**

**Né le 1er septembre 1920, il est le fils d'Agatha M. Reeves. Il est domicilié à Ipswich, un petit bourg d'à peine 1 000 habitants dans le Dakota.**

**A bord du bimoteur Douglas, se trouvaient également :**

**Le sergent-chef James Fredrick Gage. C'était le mitrailleur. Il avait 19 ans car il était né 27 décembre 1924. Il était originaire du Wisconsin (USA)**

**Se trouvait aussi à bord : le sergent-chef Henry Edward Happel, mécanicien et mitrailleur, né dans le New-Jersey (USA).**

**L'avion a été abattu par la flak allemande (coup direct). L'aile et le moteur droit étaient en feu. L'avion s'est donc écrasé à quelques dizaines de mètres de notre habitation.**

**Réapparu le 16 août donc, le Lieutenant Stablein sera de retour au Royaume-Uni dès le 19.**

**Dès son arrivée, il a déposé son témoignage concernant les circonstances dans lesquelles le bombardier léger qu'il pilotait a été abattu. Le questionnaire et les réponses nous sont parvenues et, là encore, M.M. Carville, Dehayes et Octavie m'en ont communiqué la teneur.**

**Nous pouvons résumer ainsi le témoignage du lieutenant Stablein :**

- La mission consistait à bombarder les installations ferroviaires de Dreux.**

- ½ minute après avoir accompli sa tâche, l'avion a été touché par la flak, la défense anti-aérienne allemande. Une fois le bombardier léger touché, il n'a plus été possible de parler avec les autres membres d'équipage car le moyen vocal de communication devait être détruit.
- Les corps des deux mitrailleurs (du centre et de tourelle) ont été retrouvés morts et décapités. Il tient cette information des français du cru, information fiable selon lui.
- Le français [qui l'a récupéré] lui a déclaré qu'un autre avion avait été abattu dans le même secteur. Aucun parachute n'a été aperçu alors. Il n'a pas davantage d'information et ignore si l'équipage de ce bombardier léger est encore en vie.

Le site *France Crashes 39-45* m'a appris que trois personnes l'ont aidé dans son évasion – nous devrions dire sa « planque » : Anne Bourson, Isabelle Lizarrad et Madame Stoch.

J'estime qu'il convient d'y ajouter M. Geffroy. Courageusement – au péril de sa propre vie – il est allé récupérer le Lieutenant Stablein sitôt le crash du bombardier léger, lui a remis vêtements et faux papiers d'identité, dûment arrangés sur place. Le pilote ressemblait tellement à un ouvrier qui rentrait de son travail ! M. Geffroy l'a guidé jusqu'au lieu où il a été placé en sûreté. Tout en passant devant les allemands qui l'ont contrôlé.

D'ailleurs, l'ancien lieutenant est venu en France, il y a quelques années, afin de remercier celui qui, le premier, a efficacement contribué à son sauvetage. En outre, les Etats-Unis ont fait remettre à M. Geffroy une médaille de reconnaissance.

Michel, mon aîné, est allé à Ouerre peu de temps après. Il a pu bavarder avec M. Geffroy qui lui a montré les coupures de Presse relatant la visite de l'ancien pilote et ce que les Etats-Unis lui ont attribué.

Une remarque concernant les informations données par les sites : l'avion abattu se serait écrasé au sol à 1,5 km de Ouerre. C'est inexact : c'était à une trentaine de mètres de notre logement. Il se pourrait que l'endroit où le pilote a touché le sol avec son parachute ait été distant de 1,5 km. L'erreur viendrait de la confusion entre le lieu de chute du lieutenant Stablein et le point d'impact de l'avion abattu.

SECRET

HEADQUARTERS  
CENTRAL HEADQUARTERS OF OPERATIONS  
P/O and X Detachment  
Military Intelligence Service

UNCLASSIFIED FOR OFFICIAL USE ONLY  
INVASION OF SECTOR FROM RECENTLY OCCUPIED GERMANY

*Theodore R. Stablein Adt. 0-750970*  
(Name) (Rank) (ASN)

*18* (No. of missions)

*4476* (Station) *41076* (Group)

REPORT OF CREW: (Please list names next to positions)

PILOT *Theodore R. Stablein Adt. (Myself)*

CO-PILOT

NAVIGATOR

ENGINEER

RADIO OPERATOR

TOP TURRET GUNNER *James F. Gage 36812705 (killed) 1st Lt KIA*

BELL TURRET GUNNER

WASP GUNNER *Tennel Gunnar Henry E. Happel 20771520 (killed) 1st Lt KIA*

TAIL GUNNER

CALL GUNNER

*(The heads of two men were found in the wreckage of my aircraft).*

Date mission in action: *July 6,*

Date arrived in UK: *8/19/44*

Details what happened to each crew member per item.

Ci-dessus la première partie du rapport d'évasion qui a été établi après que le Lieutenant Stablein ait retrouvé le Royaume-Uni, le 19 août 1944

## Bientôt, le retour ...

A Ouerre, nous avons donc recouvré la liberté.

Les journées de la fin du mois d'Août se sont succédé. La période de privations de liberté et d'alimentation avait laissé place au soulagement de l'annonce du débarquement. Puis, ce fut l'angoisse : nos libérateurs avançaient bien trop lentement à nos yeux.

Nous pensions aussi à notre père car nous n'avions plus de nouvelles. Comment cela allait-il se passer là-bas, au Tréport ?

Était arrivé le temps de l'effervescence et de la joie retrouvée : nous étions libérés !

Notre vie s'organisait différemment désormais : nous étions à l'affût des nouvelles. Nous apprenions que, ici et là, la progression des Alliés se faisaient

de jour en jour, non sans difficultés, avec son lot de morts.

La fin août approchait. Notre mère nous a annoncé : « *Le Tréport va être libérée. Mais nous n'avons pas de nouvelles. Il nous va falloir songer à rentrer [à notre domicile tréportais, bien sûr].*

L'avons-nous appris le soir même, le lendemain ou plus tard ? La Troisième division d'infanterie canadienne s'est présentée à l'entrée du Tréport, route d'Eu – la rue de notre domicile – le 1er septembre 1944. Notre petite ville côtière recouvrait à son tour la liberté.

Sans déménager, alors que nous habitons au 10 route d'Eu, nous nous sommes retrouvés, quelques mois plus tard ... au 10 avenue des Canadiens !

En attendant, à Ouerre, notre mère a réussi à trouver une personne qui possédait un petit camion et suffisamment d'essence pour nous transporter tous, avec nos bagages et un peu de mobilier, afin de rejoindre Le Tréport. Une somme rondelette lui avait été annoncée.

De très bonne heure, un matin de septembre, le véhicule est arrivé devant la propriété que nous occupions. Nous avons tout chargé. Ma mère, Michel et moi étions assis parmi les bagages et les colis.

Enfin, nous démarrons.

« *Papa ! Voilà papa ! ...* ».  
C'est moi qui ai crié ainsi.

Je venais d'apercevoir un véhicule à l'avant duquel se trouvait notre père, assis à côté du chauffeur. La camionnette s'est arrêtée juste en face, à trois mètres. Notre père avait eu la même idée que nous. Lui aussi avait versé une somme conséquente pour venir nous chercher.

Notre mère a crié au chauffeur de s'arrêter. Nous sommes descendus, heureux de voir que notre père était toujours en vie.

A quelques secondes près, il aurait trouvé une maison vide. Bien entendu, les voisins – les Maheu par exemple – lui auraient expliqué que nous venions de partir ! ...

La décision a été vite prise. Notre chauffeur a bien compris qu'il n'était plus utile de poursuivre le voyage vers Le Tréport. Le camion a été vidé de son contenu pour charger celui qui avait amené notre père jusqu'à Ouerre. Le premier chauffeur n'a pas été lésé car notre mère lui a déclaré : « *La somme que je vous*



*ai remise, gardez tout bien entendu ... Ainsi vous serez dédommagé ».*

## **Le Tréport ... enfin !**

En fin d'après-midi, nous avons retrouvé Le Tréport et notre maison telle que nous l'avions abandonnée. Un peu plus poussiéreuse ...

Ici, la ville avait souffert :

- 25 soldats, enfants du Tréport, avaient été tués lors des combats.
- 13 personnes avaient été déportées.
- une famille juive, les Salmona, avait été arrêtée, conduite à Rouen puis à Drancy. De là, ces gens ont été acheminés comme du bétail vers les camps de la mort. Rachel Salmona, qui a donné son nom au Collège du Tréport, avait été arrêtée dans sa classe, rue Suzanne, devant ses camarades, dont la petite Josette Dohen qui épousera Michel, mon aîné, en 1952. Josette est décédée en 2009.
- au moins 45 tréportais étaient morts sous les bombardements et mitraillages.
- 30 % des immeubles ont été détruits totalement ou endommagés en partie.

Ce qui a valu à la *ville du Tréport* l'attribution de la *Croix de Guerre avec Étoile de Bronze* :

*« Très durement touchée par sept bombardements qui ont causé de nombreux morts parmi ses habitants et endommagé totalement ou en partie 30 % de ses immeubles, a néanmoins fait front aux manœuvres de l'occupant et a constitué des groupes de résistance dont l'activité ne s'est jamais ralentie ».*

Les années de souffrance et d'humiliation ont entraîné chez les Français un désir de venger les morts, les blessés et tous ceux qui avaient souffert. L'épuration, sauvage d'abord, légale parce que judiciaire ensuite, s'est vite enclenchée.

Au Tréport, environ 45 femmes qui avaient fréquenté la soldatesque allemande ont été, hélas, tondues en public et contraintes de défiler nues sur le quai François Ier, sous les lazzi et recevant des crachats.

Je dois ces précisions à M. Bruno Garraud, médecin tréportais et historien local, qui me les a communiquées, il y a quatre années. M. Garraud est décédé brutalement quelques semaines après.

Au Tréport, était né un certain André Tioch. Journaliste collaborationniste et antisémite, il avait écrit des articles véhéments contre les Juifs dans le *Petit Ardennais*, puis avait pris la direction du *Petit Normand*. Il prendra la fuite vers l'Amérique du sud et s'installera à Quito en Équateur.

A Rouen, il sera condamné à mort par contumace. Il bénéficiera plus tard d'une amnistie. Il est sans doute décédé outre-Atlantique.

J'ai retrouvé les chemins de l'école dès le mois d'octobre.

Fin décembre 1944 et en janvier 1945, Hitler tentera une contre-offensive dans les Ardennes. Elle finira par échouer. Là encore, de très nombreux morts, allemands et alliés, seront à déplorer. Cette contre-attaque des nazis a fait renaître quelque espoir chez les *collabos*.

Comme ce jour où, un jeudi de janvier, un jeune homme que nous connaissions déjà, fils du directeur de l'usine à gaz, a sonné à la porte de notre maison. J'étais seul avec notre mère. Elle a ouvert cette porte d'entrée. Le jeune S est resté sur le pas de la porte et a déversé son venin :

« *Ah ! Ah ! ... le chancelier Adolf Hitler a contre-attaqué ! Ah, nous allons le revoir chez nous. Il mettra de l'ordre et le Maréchal va revenir lui aussi. Vous allez voir ! Avec ce que que vous avez fait, vous allez payer ! On va bien s'amuser ! Vous verrez ...* ».

Je n'étais qu'à demi surpris. Le personnage en question avait déjà menacé de dénoncer nos parents à la kommandantur, durant l'Occupation. La machine de guerre allemande a été stoppée, heureusement.

Le 25 avril, les Alliés refuseront le retournement d'alliance qu'Himmler leur proposait. L'homme avait imaginé une participation alliée pour repousser les soviétiques. Le même jour, ce sera la jonction de troupes américaines et soviétiques sur l'Elbe, à Torgau. Le 28, en Italie, Mussolini sera exécuté.

Le 30, vers 15 h 50, Hitler, qui avait appris comment était mort le *duce* (1) et effrayé à l'idée de connaître un sort identique, s'est suicidé – une balle dans la tempe – dans son bunker, demandant préalablement que son corps soit incinéré. Le lendemain, les troupes soviétiques arriveront au cœur du bunker. Le 2, l'amiral Dönitz, successeur d'Hitler, capitulera à Berlin.

La guerre s'est achevée entre le 7 et 9 mai en Europe, hormis quelques poches de résistance allemandes sur la côte atlantique.

On en a compté 14 , toutes sur le littoral :

- de la mer du nord aux Pays-bas (2).
- de la Manche et de la mer du Nord en France (6) : Dunkerque, Calais, Boulogne-sur-mer, Le Havre, Cherbourg et Saint-Malo.
- L'ensemble des îles anglo-normandes de la Manche (1).
- de la côte atlantique (5) : Brest, Lorient, St Nazaire, La Rochelle et l'ensemble Royan et Pointe de Grave.

Les troupes allemandes, fidèles aux ordres du führer, ont résisté jusqu'à l'armistice.

Les dernières ont été libérées sitôt le signature de celui-ci et au plus tard le 10 mai.

En août 1945, nous apprendrons que le 6, les Etats-Unis auront largué une bombe atomique sur Hiroshima et que le 9, ils auront récidivé sur Nagasaki.

Que de souffrances ! L'horreur avait atteint un sommet.

Au Monument aux Morts de Gentioux-Pigerolles, dans le département de la Creuse, édifié après la Grande Guerre, un orphelin a le poing levé au pied du monument. Il crie « *Maudite soit la guerre !* »

---

(1) – Mussolini et Clara Pettaci avaient été tués par des partisans italiens et leurs corps suspendus par les pieds, devant une foule qui manifestait ressentiments et colère à l'encontre du *duce*.

Le 2 septembre, le Japon, qui aura obtenu qu'HiroHito, empereur depuis 1926, soit mis hors de cause – c'est un demi-dieu sur terre, aux yeux des japonais - capitulera à son tour.

C'est l'un des rares monuments pacifistes. Construit en 1922, à l'initiative du Maire socialiste, Jules Coutaud, il a été inauguré officiellement en ... 1985. On peut y lire la liste des enfants de Gentioux morts pour la France : on en compte 58. Il est classé Monument historique et la plaque « *Maudite soit la guerre* » est inamovible.

Certains comprennent ce cri de révolte.

Il ne nous restera qu'une chose à réaliser : nous reconstruire, au-delà des horreurs rencontrées. Créer les conditions d'une paix durable et d'une amitié sincère entre tous les peuples de notre Planète Terre. Tâche rude mais ô combien enthousiasmante ...

---

*Après deux décennies de guerres napoléoniennes, l'Europe a été partagée selon le droit du plus fort. Exit les nouvelles aspirations qui ont émergé depuis 1789.*

*C'est l'abbé de Saint-Pierre, en 1715 – année de la mort du roi-soleil, un*

*souverain sous le règne duquel tant de guerres ont ruiné la France et ses pays voisins - qui a émis l'idée de créer une fédération européenne des états.*

*L'idée sera reprise tout le long du XVIIIe siècle, celui des Lumières.*

*Le 21 août 1849, Victor Hugo vient d'être élu à la Présidence du Congrès de la Paix qui s'ouvre à Paris.*

*Il se lève et prononce un discours qui fera date. Il appelle à la création des Etats-Unis d'Europe, pour dire non à la guerre, et établir une période de prospérité.*

On pourra lire plus loin ce que Victor Hugo a déclaré à ce jour-là. Une déclaration écoutée par tous et saluée par un tonnerre d'applaudissements.

J'ai ajouté ce qu'il a déclaré en 1855, alors qu'il célébrait la révolution de 1848.

Utopie ?

Vers le choix du *pacifisme* ?

Certes, ce dernier a connu ses jours sombres. Fallait-il sauver la paix à n'importe quel prix lorsque, le 30 septembre 1938, Chamberlain, pour le Royaume-Uni, et Daladier, pour la France, ont signé les *accords de Munich*, avec Hitler et Mussolini ?

Certes pas ! L'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, pour ne citer que ces pays, avaient été ou allaient être envahis et tomber sous la férule des idéologues nazis.

Les pays qui composaient l'ex-Union soviétique ont eu aussi payé un lourd tribut. Rappelons simplement que 5 % des combattants soviétiques qui avaient fait front, tant bien que mal, à l'invasion par les armées nazies – l'*opération Barbarossa* – étaient ... encore vivants lorsque le bunker du führer a cédé en ce début du mois de mai 1945. 5 % ? Et les autres ?

Munich ! Des *accords* pour une « *paix de cent années* », comme certains le prétendaient ? Les démocraties occidentales s'étaient avérées reculé devant les dictateurs qu'étaient Adolf Hitler et Benito Mussolini.

L'Europe puis le Monde allaient s'embraser.

La paix annoncée s'est muée en une guerre atroce.

Les japonais ont frappé la flotte américaine à Pearl Harbor. Les Etats-Unis, ont finalement rejoint les Alliés – ce que souhaitait Roosevelt, leur Président. Le conflit a atteint le Japon, le Sud-Est asiatique et les îles du Pacifique. Là-bas

aussi, ce fut l'horreur.

Il est difficile de citer tous les protagonistes et tous les théâtres d'opérations de cette seconde guerre mondiale. Rappelons simplement que dans le camp des Alliés, on a compté 44 pays. Les puissances de l'Axe étaient donc l'Allemagne, l'Italie et le Japon essentiellement, auxquels on peut ajouter quelques autres pays.

Faire connaître aux générations à venir ce que cette seconde guerre mondiale a représenté, une idée qui m'obsède.

Une guerre, avec ses dizaines de millions de morts, la liquidation d'êtres humains handicapés, le génocide des juifs et des tziganes, les assassinats de démocrates et de résistants, d'opposants politiques et de francs-maçons, de communistes et de chrétiens, d'homosexuels, de slaves, de polonais, de russes, les camps d'extermination ...

Une guerre aussi avec les privations, les humiliations, les interdictions, la délation, les arrestations – de résistants par exemples. Les allemands et Vichy les qualifiaient de *terroristes*. Les tortures et les exécutions. La déportation.

Et l'absence des prisonniers, les réquisitions – en hommes, en matériels, en produits alimentaires ...

Combien de tragédies ? ... de familles décimées ... d'orphelins ... de situations de détresse ...

... et d'actes odieux et irréparables commis par des hommes et des femmes ordinaires ?

Je vais l'affirmer de nouveau : nous avons un devoir d'expliquer tout cela aux générations actuelles et futures ...

Je n'avais pas 7 ans ... J'avais vécu tout cela ... Avec la mort qui s'invitait tous les jours ... Une vieille compagne qui allait, qui venait ... Je la côtoyais mais j'ai eu cette chance inouïe : elle ne m'a jamais atteint.

Je ne peux que penser à celles et ceux qui se sont dressés pour dire non au nazisme. Nombreux ont été les enfants de mon âge dont le papa, la maman, un frère, une sœur ... ont été humiliés, torturés et fusillés ... ou qui ont rejoint Dachau, Ravensbrück, Buchenwald, Rawa-Ruska ... et y sont morts, sous les coups, parce qu'ils avaient faim et soif, ou victimes des épidémies, comme le typhus ...

Ces honnêtes gens avaient simplement voulu s'opposer aux visées intolérables du führer et de ses affidés, hélas trop souvent aidés par des français qui les ont soutenus, tout comme ceux du régime de Vichy, prêtant leur concours actif aux exactions nazies.

Certains sont revenus, marqués à tout jamais, hantés par le souvenir de ce qu'ils avait vécu, se sentant coupables d'être des rescapés alors que leurs proches sont morts là-bas.

Presque souvent incompris par ceux qui les ont accueillis : ce qu'ils ont tenté de dire était tellement invraisemblables pour ceux qui les écoutaient ...

D'autres enfants, avec leurs parents et grands parents, ont été assassinés à Auschwitz-Birkenau, à Treblinka, à Chelmno, à Sobibor ...

Des coupables, une poignée, ont été condamnés. D'autres ont poursuivi leur route, leurs activités, comme s'il ne s'était rien passé ...

*Jumièges, le 14 juin 2015*



Querre : une vue général du village

**Victor Hugo**

**Le 12 août 1849**, Victor Hugo est élu président du Congrès de la Paix qui s'ouvre à Paris. L'idée d'unir les nations européennes est en marche.

Donnons-lui la parole :

*« Au XXe siècle, il y aura une nation extraordinaire.*

*Cette nation sera grande ce qui ne l'empêchera pas d'être libre*

*Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale.*

*Cette nation : elle s'appellera l'Europe*

*Elle s'appellera l'Europe au XXe siècle et aux siècles suivants.*

*Plus transfigurée encore elle s'appellera l'Humanité.*

*L'Humanité, nation définitive est dès à présent entrevue par les penseurs,*

*Ces contemplateurs des pénombres*

*Vision majestueuse.*

*Au moment où nous sommes, une gestation auguste est visible dans les flancs de la civilisation.*

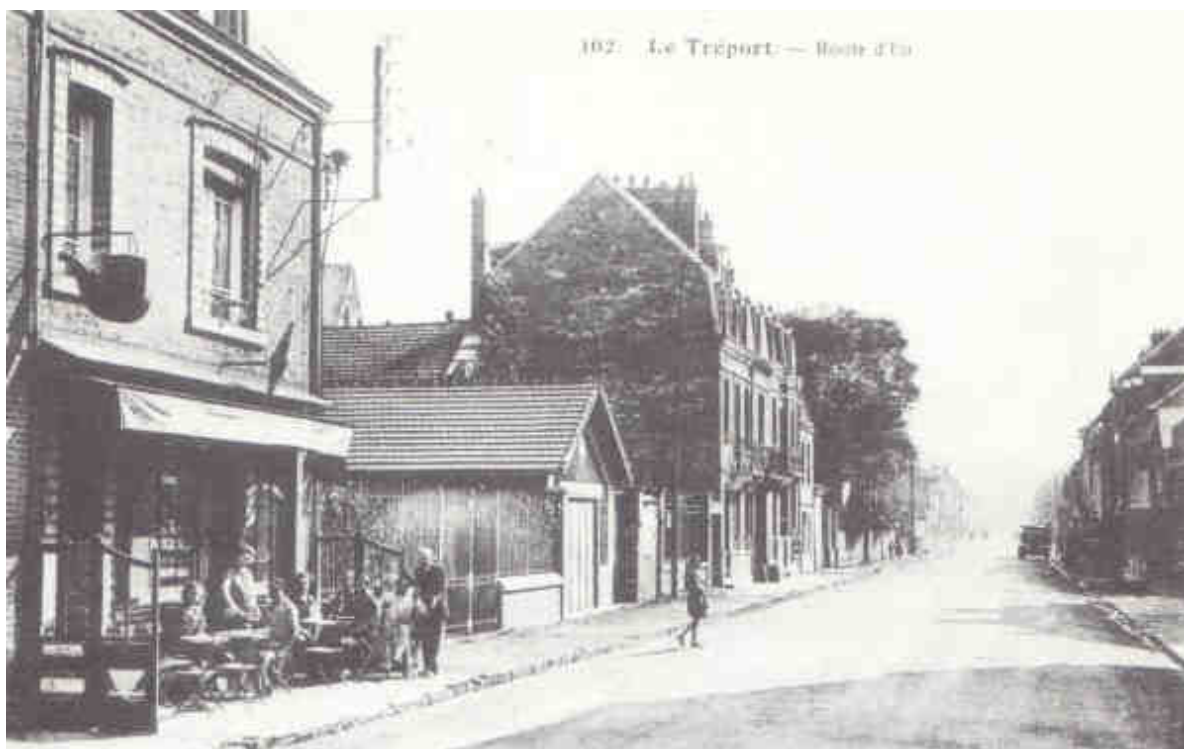
*L'Europe une y germe. Un peuple est en train d'éclorre. L'ovaire profond du progrès fécondé, porte sous cette forme dès à présent distincte l'avenir.*

*Cette nation qui sera, palpite dans l'Europe actuelle comme l'être ailé dans la larve reptile*

*Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes, faites l'une de liberté, l'autre de volonté.*

*Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains.*

*Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens.*



Le Tréport : la route d'Eu devenue avenue des Canadiens. Le personnage qui traverse l'avenue semble se diriger ... vers le n°10 ... où mon frère, moi-même et nos parents habitions depuis 1941.

*Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse*

*individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne.*

*Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées.*

*Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France !*

*Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être !*

*Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique et les Etats-Unis d'Europe, placés face à face l'un de l'autre, se tendant la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies. Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné les peuples, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.*

*Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, qu'avons nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ?*

*Nous aimer*

*Nous aimer ! Ce but sublime. Dans cette œuvre immense de la pacification.*

*Nous aimer ! Comme une torche qu'on secoue pour faire flamboyer l'avenir.*

*Grâce aux chemins de fer, l'Europe bientôt ne sera pas plus grande que ne l'était la France au Moyen-Âge ! Grâce aux navires à vapeur, on traverse aujourd'hui l'Océan plus aisément qu'on ne traversait autrefois la Méditerranée ! Avant peu, l'homme parcourra la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel. Encore quelques années, et le fil électrique de la concorde entourera le globe et étreindra le monde. Nous aurons ces grands Etats-Unis d'Europe, qui couronneront le vieux monde comme les Etats-Unis d'Amérique couronnent le nouveau.*

*Nous aurons l'esprit de conquête transfiguré en esprit de découverte ; nous aurons la généreuse fraternité des nations au lieu de la fraternité féroce des empereurs ; nous aurons :*

*la patrie sans la frontière,  
le budget sans le parasitisme,  
le commerce sans la douane,  
l'éducation sans l'abrutissement,  
la jeunesse sans la caserne,  
le courage sans le combat,  
la justice sans l'échafaud,  
la vérité sans le dogme.*

*L'effroyable ligature de la civilisation sera défaite : l'isthme affreux qui sépare ces deux mers : Humanité et Félicité, sera coupé. Il y aura sur le monde un flot de lumière.  
Et qu'est-ce que c'est que toute cette lumière ?*

*C'est la liberté.*

*Et qu'est-ce que c'est que toute cette liberté ?*

*C'est la paix ».*



**Le 24 février 1855**, notre poète et écrivain français a déclaré : « Si l'Europe des peuples eût succédé en 1848 à l'Europe des rois, voici quelle serait aujourd'hui après sept années de liberté et de lumière, la situation du continent.

On verrait ceci :

Le continent serait un seul peuple; les nationalités vivraient de leur vie propre dans la vie commune ; l'Italie appartiendrait à l'Italie, la Pologne appartiendrait à la Pologne, la Hongrie appartiendrait à la Hongrie, la France appartiendrait à l'Europe, l'Europe appartiendrait à l'Humanité.

Le groupe européen n'étant plus qu'une nation, l'Allemagne serait à la France, la France serait à l'Italie ce qu'est aujourd'hui la Normandie à la Picardie et la Picardie à la Lorraine. Plus de guerre; par conséquent plus d'armée.

Plus de frontières, plus de douanes, plus d'octrois ; le libre échange ; flux et reflux gigantesque de numéraire et de denrées, industrie et commerce vingtplés.

Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures des misères; variétés qui sont autant de causes d'appauvrissement; car, dans le va-et-vient monétaire, multiplier la variété, c'est multiplier le frottement ; multiplier le frottement, c'est diminuer la circulation. En monnaie, comme en toute chose, circulation, c'est unité.

La fraternité engendrerait la solidarité; le crédit de tous serait la propriété de chacun, le travail de chacun, la garantie de tous.

Liberté d'aller et venir, liberté de s'associer, liberté de posséder, liberté d'enseigner, liberté de parler, liberté d'écrire, liberté de penser, liberté d'aimer, liberté de croire, toutes les libertés feraient faisceau autour du citoyen gardé par elles et devenu inviolable.

On verrait partout le cerveau qui pense, le bras qui agit, la machine servant l'homme; les expérimentations sociales sur une vaste échelle; toutes les fécondations merveilleuses du progrès par le progrès; la science aux prises avec la création; des ateliers toujours ouverts dont la misère n'aurait qu'à pousser la porte pour devenir le travail ; des écoles toujours ouvertes dont l'ignorance n'aurait qu'à pousser la porte pour devenir la lumière; où l'enfant pauvre recevrait la même culture que l'enfant riche; des scrutins où la femme voterait comme l'homme ; car nous proclamons la femme notre égale, avec le respect de plus. O femme, mère, compagne, sœur, éternelle mineure, éternelle esclave, éternelle sacrifiée, éternelle martyre, nous vous relèverons !

Dans la vieille cité du dix août et du vingt-deux septembre, déclarée désormais la Ville d'Europe, une colossale assemblée, l'assemblée des États-Unis d'Europe, arbitre de la civilisation, sortie du suffrage universel de tous les peuples du continent, traiterait et réglerait, avec l'aide de la presse universelle libre, toutes les questions de l'humanité, et ferait de Paris au centre du monde un volcan de lumière ».

